

[Dossier de presse]

Espaceculture

en partenariat avec

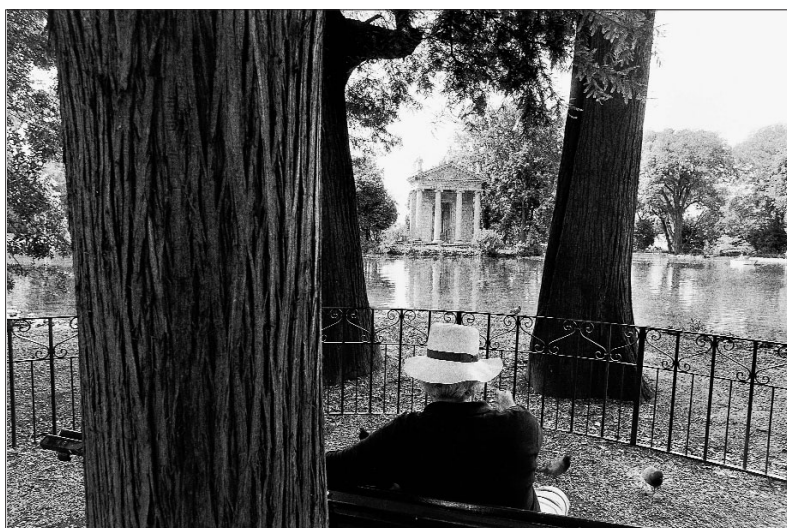
L'INSTITUT CULTUREL ITALIEN

présente

CRONACA DI ROMA

SERGE ASSIER [photographie]

MICHEL BUTOR [poésie]



©Serge Assier

du 29 novembre au 7 décembre 2005

vernissage le lundi 28 novembre à 18 heures

La photographie parle de tous les moments apparemment sans importance qui ont en fait tant d'importance !
Bernard Plossu

Serge Assier et Michel Butor sont de vieux complices. C'est la huitième exposition qu'ils "fabriquent" ensemble, les quatrains manuscrits de l'un répondant aux photographies de l'autre.

Le photographe a souvent été le complice d'un poète. En effet, dans sa seconde exposition en 1985 Serge Assier répondait en "poèmes photographiques" aux textes de René Char qui avait préfacé sa première exposition l'année précédente.

Quant au poète, on connaît son amour pour la photographie et tout particulièrement pour "le noir et blanc" dont il parle avec tant de justesse :

... Quoi de plus séduisant qu'une photographie en couleurs ! On en fait de si belles ! Et pourtant, c'est certain, tous ceux qui sont photographes dans l'âme gardent une tendresse particulière pour le noir et blanc. C'est de toute évidence d'abord parce que cela leur donne une plus grande impression d'activité. Certes l'on peut travailler sur le cliché couleur, mais les techniques sont si subtiles qu'on préfère ne pas trop s'y risquer; on préfère se fier aux machines. Tandis qu'avec le noir et blanc le laboratoire artisanal est roi. Le photographe y mijote son tirage comme un graveur ou un cuisinier. Il déclare aussi clairement que possible: ceci n'est pas ce que l'on entend d'habitude par photographie, une tranche découpée dans ce que nous voyons, ce que n'importe qui voit. Certes n'importe qui peut appuyer sur le bouton, provoquer le déclic, mais le résultat, dans le noir et blanc, c'est un autre monde, et c'est évidemment cet autre monde qui fascine le photographe...

Michel Butor

extrait de LE NOIR ET BLANC [texte écrit pour H.P.Gassner]

Cette exposition de 49 photographies de Serge Assier accompagnées des quatrains manuscrits de Michel Butor propose au visiteur une double lecture de cette chronique romaine où les regards se croisent entre mots et image.

Rome, la chronique et la vision

Serge Assier, par choix professionnel sans doute, mais également en vertu d'un style de vie qui lui est propre, accorde sa préférence à une photographie d'extérieur faite d'instantanés qui entrecroisent tout à la fois le tissu urbain et les récits de vie, les pauses d'intimité et la chronique des événements, les petites et les grandes histoires, les personnes et les personnages. Le développement et la matérialisation de ce « théâtre de vie » trouve dans ses images un espace scénique privilégié.



*En donnant du grain aux pigeons
entre les troncs des séquoïas
le flâneur dédie à Vénus
le petit temple funéraire*

Michel Butor

Partant du choix du noir et blanc comme élément distinctif de son style narratif, il suit des parcours nouveaux qui évitent les lieux dénaturés par l'intérêt touristique et concentre son attention sur des aspects de l'existence susceptibles de transmettre ce sentiment particulier qui lie l'homme à la ville : un moment de repos sur un banc, alors que le premier plan et le fond de l'image échangent leur prééminence dans le champ visuel ; un instrument de musique qui prend vie et s'offre au milieu du mobilier urbain comme le signe d'une plaisante étrangeté ; l'écoulement d'une journée agréablement indifférente aux grands événements et pourtant pleine d'une infinité de faits minuscules qui rachètent la banalité apparente du quotidien et la teintent de couleurs féériques ou légendaires.

Le reportage urbain de la grande tradition française a donc trouvé dans cette représentation de la « romanité » de Serge Assier un terrain différent et nouveau dans lequel on peut réinvestir certains traits spécifiques de la réalité du lieu : le christianisme, les traces de la culture romaine, les scènes de la vie de quartier. Un terrain d'autant plus innovant qu'il est lié à un style, à une manière de voir et de percevoir qui sont absolument originaux et qui, ayant choisi de bannir le hasard, procèdent avec rigueur et méthode.

Si l'on considère les photographies dans leur ensemble, on s'aperçoit en effet assez rapidement qu'elles mettent en œuvre un double procédé précis. Le premier consiste à interposer entre l'œil du spectateur et le champ visuel un « filtre » obtenu à travers la présence imposante du noir au premier plan de l'image (ombres, barreaux, grilles métalliques, morceaux d'arbres) : comme si l'enjeu était de retenir ne serait-ce qu'un seul instant le regard pour mieux le faire rebondir. Le second juxtapose à l'image d'une silhouette humaine un espace énorme ou une masse naturelle (mur, monument, édifice) – la pyramide de Cestius de la photographie n°1 ou la fontaine de Trevi de la photographie n°10-, comme s'il s'agissait moins d'affronter la profondeur de l'image que de faire l'expérience de la petitesse de l'homme.

*En réalité, les deux procédés d'Assier nous poussent à remettre totalement en discussion les lieux communs de notre vision et les catégories logiques à partir desquelles nous regardons le réel. Le titre du livre, *Cronaca di Roma*, est ainsi tout à la fois celui de l'ensemble des photographies dans leur succession (dont il garantit la cohérence d'ensemble), et un détail volé à l'une d'entre elles – puisque la « chronique de Rome » est aussi le titre de la page du journal « *Il Messaggero* » que le personnage que nous regardons au centre de l'une des photographies regarde à son tour. Le tout et la partie s'échangent et se renversent l'un dans l'autre, il nous faut apprendre à penser différemment.*

C'est dans ce jeu de renvois et de basculements, dont tous possèdent leur propre autonomie tout en étant insérés dans un réseau de relations qui les lient aux autres, que s'inscrit le « commentaire » de Butor : dans chacune des photographies, il s'agit du repérage de deux ou trois éléments ou d'un détail demeuré dans un premier temps peu visible, afin de donner naissance à une flânerie discursive qui soit à la fois une description et une narration. Et c'est en réalité dans ce renvoi du visible à l'invisible, de la présence à l'absence que la description se transforme en narration : dans la photographie n°14, c'est ainsi l'expression mélancolique du « tondeur » qui fait naître le récit, un récit où le « tondeur » lui-même se transforme et devient le protagoniste d'une aventure où l'espace et le temps sont à la fois annulés et réinventés. De la même manière – mais cette fois-ci avec Butor dans le rôle explicite du narrateur -, le texte qui accompagne la photographie n°26 insère entre la transparence du verre de la vitre et le regard de la serveuse du Café



*Il s'agit de rendre la vitre
du café Farnèse aussi claire
que le regard de la serveuse
sur la courbe de la poignée*

Michel Butor

Farnèse un lien, et fait ainsi émerger une micro-histoire laissée volontairement à l'état d'ébauche, comme s'il s'agissait d'inciter le lecteur à la poursuivre. Et c'est aussi, d'un certain point de vue, la métaphore du jeu que Serge Assier instaure à son tour avec notre regard. L'élément manquant dans chacune des images proposées – et pourtant toujours présent -, l'élément qui est capable de transformer la fixation spatiale instantanée d'un ensemble de formes en un véritable récit autonome et en devenir, c'est précisément notre propre regard.

Toute la trame complexe construite par Serge Assier et Michel Butor, jusque dans le projet graphique de l'ouvrage, répond en réalité à cette instance : insérer un troisième œil au sein de l'image afin d'augmenter encore la mobilité intime d'un travail pourtant tissé d'éphémère et de fragmentaire. Nous avons le choix : nous pouvons regarder l'image et nous demander quels détails, parmi tous ceux qui sont offerts à sa surface, ont été découpés par la voix narrante de Butor ; mais nous pouvons aussi procéder à l'envers et essayer de composer à partir de la narration proposée notre propre image aveugle avant de la confronter avec la vision d'Assier. C'est donc à travers ce mouvement de regards croisés qui se reflètent et s'absorbent les uns les autres que la « chronique » originaire perd sa limite : une limite qui était précisément celle de l'espace figuratif dont elle s'est à présent libérée. La chronique se dilate, elle semble vouloir se dissoudre dans les lieux impalpables et ténus de l'imaginaire et rechercher une nouvelle visibilité : elle se repropose à nous comme légende.

Or Butor, les courts textes qui racontent/décrivent les images d'Assier, ce sont précisément des « légendes ». Là où l'italien n'y aurait entendu à la lettre que des « didascalie (s) », le français y fait surgir toute la dimension légendaire que peut avoir un fragment de quotidien – quand celui-ci cesse d'être terni par la grisaille de la banalité et du neutre et revêt au contraire les contrastes violents du noir et blanc, de ce que l'on croit voir, de ce que l'on choisit de voir ou de ce qui est. A moins que ce qui est ne soit finalement bien plus inessentiel que l'on veut le penser. Car ce qui existe réellement, c'est une certaine narration de la vie par fragments d'absence et de présence, et cette vie n'existerait pas s'il n'y avait des yeux pour la regarder et une voix pour la raconter.

Bruna Donatelli

Université de Roma Tre

(traduit de l'italien par Judith Revel)

Serge Assier par lui-même

Né le 1^{er} juillet 1946 à Cavaillon (Vaucluse), France.
Photographe autodidacte. Vit et travaille à Marseille (France).

Prix Jean Roque 2000 : Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille, le mardi 28 novembre 2000, classe Beaux-Arts. Rapporteur Georges Bergoin.
Entré dans le Who's Who In France, 35^e édition 2003-2004 – 50^e anniversaire du Who's Who In France, et dans l'édition 2004-2005 avec mon portrait.

A l'âge de 14 ans, je commence mon chemin dans la vie en tant que berger.
A l'âge de 16 ans, je deviens apprenti d'un mécanicien automobile.
A 21 ans, je conduis un taxi pendant la nuit et fais de la photographie pour mon plaisir la journée.
A 28 ans, je suis reporter photographe pour l'agence Gamma, Le Provençal, VSD et j'ai douze autres correspondances. Aujourd'hui, je suis reporter photographe au journal La Provence à Marseille.

Passionné par l'image, c'est dans l'urgence, le social et le fait divers, que je me sens le mieux. J'ai travaillé aussi pendant vingt ans pour le show-business, notamment le Festival de Cannes. Mon ambition est de laisser des traces par mon regard uniquement. A ce jour, j'ai créé quinze expositions photographiques : un travail en profondeur sur la sensibilité, l'émotion et la rigueur des êtres humains, quels que soient leur race, leur religion, leur ville ou leur pays. Je travaille aussi le rêve et l'imaginaire avec des poèmes photographiques, des corps de femmes nus dans des lieux étranges où le rêve devient réalité. J'ai eu la chance de pouvoir travailler avec des poètes, des écrivains, des universitaires, des journalistes critiques d'art photographique et des passionnés d'images.

Ma première exposition **Sans titre** fut préfacée par René Char (1984). 70 photographies. Vinrent ensuite :

- **Huit sollicitations et un chant**, poèmes photographiques sur des textes de René Char (1985). 101 photographies.
- **3140 m2 sur le Vieux-Port**, un travail photographique sur le Vieux-Port de Marseille, préface de Philippe Larue (1987). 57 photographies.
- **Chants de Lorraine**, un regard émouvant sur cette région de l'Est de la France. Préface de Louis Mesplé, journaliste et critique d'art photographique. Textes de Bruno Brel et Marie-Christine Bretzner (1989). 53 photographies.
- **La Corse buissonnière**. Préface d'Edmonde Charles-Roux, texte de Jean-René Laplayne, directeur de la rédaction du journal La Corse, avec des légendes de Marie-Christine Bretzner (1992). 53 photographies.
- **L'Estaque, un quartier de Marseille**. Cinquante-quatre quatrains manuscrits originaux de Michel Butor. Préface de Robert Pujade, philosophe et universitaire, critique d'art et sémiologue en photographie à l'université de Provence, à Aix-en-Provence et professeur à l'École de la Photographie à Arles (1992). 54 photographies.
- **A l'ombre d'elles**. Poèmes photographiques où le rêve devient réalité. Neuf poèmes manuscrits originaux de l'écrivain poète Michel Butor. Préface de Jean Andreu, universitaire et critique d'art à l'université de Toulouse-Le Mirail (1994). 101 photographies.
- **Théâtre de la vie, vingt ans de photojournalisme**. Préface d'Ivan Levaï. Textes manuscrits de Fernando Arrabal, Yves Bonnefoy, Michel Butor, René Char, Robert Doisneau, Jacques-Henri Lartigue, Andréï Makine, Edmonde Charles-Roux et André Villers (1996). 69 photographies.
- **La Tunisie en cage**. Textes de Jean Kéhayan (1999). 27 photographies.
- **Avec vue sur l'Olympe**. Préfaces de Georges Fréris et Jean Roudaut. 44 quatrains manuscrits originaux de Michel Butor (1999). 44 photographies.
- **Good Mistral**. Préfaces d'Edmonde Charles-Roux et Jean Roudaut. 44 quatrains manuscrits originaux de Michel Butor (2000). 44 photographies en relief.
- **Les Coulisses de Venise**. Dialogue de Fernando Arrabal et postface de Jean Kéhayan. 56 quatrains manuscrits originaux de Michel Butor (2002). 56 photographies.
- **L'Ararat pour mémoire**. Préface et 21 quatrains manuscrits de Serge Assier. Photographies de Jean Kéhayan (2002). 21 photographies.
- **Cannes, 20 ans de Festival**. Dialogue de Fernando Arrabal et postface de Jean Charles Tacchella. Textes manuscrits originaux de Michel Butor (2004). 54 photographies.
- **Cronaca di Roma**. Dialogue de Fernando Arrabal, préface de Bruna Donatelli, postface de Jean Roudaut et 49 manuscrits originaux de Michel Butor (2004). 49 photographies.

Des amis sans lesquels je ne serais pas là aujourd'hui.

Serge Assier

Michel Butor par lui-même

Michel Butor est né le 14 septembre 1926, dans la banlieue de Lille. Son père, Emile Butor, travaillait dans l'administration des Chemins de fer du Nord, mais était passionné de dessin, aquarelle et gravure sur bois. En 1929, la famille vient s'installer à Paris où le jeune Michel fera toutes ses études, à l'exception de l'année 1939-1940, celle de la "drôle de guerre", passée à Evreux. Troisième d'une famille de sept enfants, ainé des garçons, il bénéficiait d'une quasi-gratuité pour les voyages en chemin de fer et trouvait que l'on n'en profitait pas assez. Après des études de lettres et de philosophie, ayant échoué à plusieurs reprises à l'agrégation, tout en servant de secrétaire à Jean Wahl pour le Collège de philosophie, ce qui lui permet de se frotter à maint intellectuel d'alors, il enseigne quelques mois au lycée Mallarmé à Sens, puis profite d'un essai de réforme de l'enseignement égyptien pour traverser la Méditerranée avec un certain nombre de licenciés ès lettres, et se retrouve professeur dans la vallée du Nil entre les pharaons et les ermites. Puis il saisit une opportunité de devenir lecteur à l'université de Manchester en Angleterre. Difficile changement de climat. Possédé depuis longtemps par le démon de l'écriture, il publie ses premiers romans aux éditions de Minuit, par l'intermédiaire de Georges Lambrichs. Les voyages continuent, à la fois professionnels et exploratoires : Grèce, Suisse où il rencontre Marie-Jo qu'il épouse en 1958. Viennent rapidement trois filles, suivies un peu plus tard d'une quatrième. Prix littéraires, travail chez des éditeurs, un peu de vie parisienne, conférences ici et là. Nombreux voyages aux Etats-Unis. Après Mai 68, il tente une rentrée dans l'enseignement universitaire français, ce qui l'amène à s'installer à Nice au retour d'une année au Far West. Puis il est nommé professeur à la faculté des lettres de Genève. Les livres s'accablent apportant chaque fois la surprise ; essais, récits du jour ou de la nuit, poèmes, nouvelles combinaisons de tout cela, ils font le désespoir des esprits routiniers ; les collaborations se multiplient avec peintres, musiciens, photographes. Séjours au Japon et en Australie ; voyages en Chine. Retraité depuis 1991, il vit désormais dans un village de Haute-Savoie. Tout en continuant à courir le monde, il s'efforce de mettre un peu d'ordre dans ses papiers et dans sa tête.

Michel Butor

L'ÉCHO DU VENT poème pour Serge Assier

*Accoudé au balcon du temps
le frileux barbu marginal
envoie ses yeux en embuscade
à travers escaliers lucarnes
jusqu'aux énigmes des impasses
entre les rochers et les toits
les peignes tordus des antennes
et les cliquetis des cordages*

*Au coeur de la ville mélange
Vénus de la contestation
surgissant de l'écume rousse
dans les gifles du grand soleil
à la rencontre d'un déclic
qui inscrive sur l'horizon
avec fumées en noir et blanc
les sésames du prochain siècle*